



ANACHARSIS



ISBN : 978-2-914777-605
Pages : 224
Prix : 18 €
Collection : fictions

Dossier de presse

Alberto Mussa

L'ÉNIGME DE QAF

Roman traduit du portugais (Brésil)
par Vincent Gorse

- Le Monde
- Livres Hebdo
- Le Magazine littéraire
- L'Orient le jour

Éditions Anacharsis, 3 rue Peyrolières, 31000 Toulouse
Tel : 05 34 40 80 27, Fax : 05 61 84 58 11
anacharsis.ed@wanadoo.fr
www.editions-anacharsis.com
Diffusion - distribution : Les Belles Lettres

Les noces fécondes des chiffres et des lettres

Alberto Mussa signe une quête multiple et stimulante autour d'un poème légendaire datant de l'ère préislamique

Pour le dire le plus simplement possible, le premier texte traduit en français d'Alberto Mussa est à la fois un poème et une mathématique. Un roman et un conte. Il est aussi stimulant que déroutant. Et réclame de la part de son lecteur une concentration de tous les instants et un abandon à la volupté du style. Ce qui n'est pas facile, loin de là. Mais *L'Enigme de Qaf* en vaut la peine. Révélation au sens propre, ce livre n'est jamais vain. Jamais ennuyeux. Il est riche, dense, évident – et parfois d'une obscurité troublante et tremblée qui fascine.

Les premières pages remontent aux origines de la langue et des nombres, aux temps préislamiques, à l'âge de l'ignorance, quand les Bédouins étaient les

L'Enigme de Qaf (O enigma de Qaf) d'Alberto Mussa

Traduit du portugais (Brésil) par
Vincent Gorce, Anacharsis, 224 p., 18 €.

poètes et les guerriers du désert et que l'arabe était sur le point de devenir une littérature. Sept poèmes parmi les plus parfaits ont été suspendus à la pierre noire de La Mecque. Il en manque un huitième, la « *Qafiya al-Qaf* », légendaire et douteux, que le narrateur est le seul à connaître.

L'Enigme de Qaf est à la fois le récit de ce poème et celui de son contexte passé et présent. Une quête multiple : celle d'Al-Ghatash à la poursuite de Layla, dune après

dune et campement après campement, mais aussi celle du narrateur cherchant la solution du poème et de son énigme –, ou encore plus généralement la quête du langage, des signes, des nombres, d'une astronomie en plein désert. Le passage de l'ignorance à la connaissance, tout simplement.

Au croisement d'influences formelles et sensuelles, qui vont des *Mille et Une Nuits* à Jorge Luis Borges et Julio Cortázar, ce roman est le deuxième d'Alberto Mussa – écrivain brésilien d'origine libanaise, né en 1961, également traducteur en portugais d'un recueil de poésie arabe préislamique en 2006. Il se présente comme une construction narrative à tiroirs, entre le récit cadre de ce huitième poème légendaire, et diverses considérations scientifiques et fantaisistes, « détours » et « paramètres ».

Un avertissement en guise de prologue précise au lecteur qu'il peut « s'en tenir à l'histoire principale (...) sans perdre de temps avec [les] chapitres intermédiaires – qui peuvent être lus indépendamment, repris à tout moment et dans n'importe quel ordre ». On se gardera de cette lecture partielle, bien sûr. L'essentiel est dans l'alternance du romanesque et du discursif. De la fiction la plus pure et de la digression la plus corrompue. A force de paradoxes, de jeux de langue et de pirouettes narratives, Alberto Mussa réussit une très belle vanité littéraire, mais sans nature morte.

L'Enigme de Qaf avance au rythme vivant du vin, des femmes et de la guerre. Des chevaux et de la poé-

sie. Le langage, les mots, le récit, constamment mis en doute, sont en fait une forme d'explication souple, incertaine, idéale et symbolique du monde. Comme si le contenu importait moins que l'image – son ravissement, sa force. Le sens par les sens. Avec leur part de vrai et de faux, de tangible et d'intangible. Car le faux est tout autant que le vrai « dans l'essence même des choses ». ■

Nils C. Ahl

20 JANVIER > ROMAN Brésil

Sur la Pierre noire

Sept poèmes furent suspendus à la Pierre noire de La Mecque, chefs-d'œuvre des poètes-guerriers d'avant l'islam. Brésilien d'origine libanaise, Alberto Mussa détient le huitième poème, resté une énigme. Il en raconte l'histoire.



Selon les Grecs, Anacharsis était un prince barbare venu de Scythie qui devint philosophe au temps de Solon, le législateur d'Athènes (VI^e siècle avant notre ère). Il fut, dit-on, mis à mort par son peuple qui l'accusa de pervertir les mœurs. On ne connaît de lui aucun texte et pas davantage d'enseignements sûrs. Il représentait le regard du dehors, celui qui voulait « changer d'œil ». Aussi les jeunes éditions Anacharsis (situées à Toulouse et à Marseille), placées sous le patronage du mythique voyageur, ont-elles choisi de fêter leur cinquantième titre publié en proposant *L'énigme de Qaf* d'Alberto Mussa (né en 1961), brésilien d'origine libanaise – exemple, s'il en fallait, d'un glissement du point de vue. Ce livre eût ravi Borges et Cortázar. Il s'agit de

l'histoire d'un poème secret dont la provenance est aussi mystérieuse que le contenu : un chef-d'œuvre inconnu écrit du temps des poètes-guerriers, chantres de l'Arabie préislamique, voix occultes venues du temps d'avant le Prophète et de sa révélation. La tradition islamique, bien que tributaire de leur virtuosité, n'y voit que les ultimes voix de l'Âge de l'Ignorance. Sept de leurs poèmes furent suspendus à la Pierre noire de La Mecque, elle-même témoin (recyclé) du paganisme abhorré. Savait-on qu'il existait un huitième poème ?

Celui-ci s'est transmis jusqu'à Nagib, le grand-père du narrateur qui le porta en sa mémoire jusque dans son exil brésilien. C'est de lui que le tient l'auteur de *L'énigme de Qaf*, décidé à nous en transmettre le merveilleux contenu, malgré ceux qui l'accusent de falsification. Il s'agit d'abord d'un chant d'amour. Al-Gattash, l'auteur du poème, aperçut lors d'une halte l'inoubliable Layla. La quête de la belle devint son aventure. Éternel féminin avant l'heure, Layla est aussi un signe à déchiffrer, comme il se doit lorsque l'on maîtrise tous les niveaux d'interprétation et de symboles. De cette énigme la clé serait le Qaf, dix-neuvième lettre

de l'alphabet arabe. Mais les lecteurs des *Mille et une nuits* – Alberto Mussa est cousin de Shéhérazade – se souviennent peut-être qu'on nomme Qaf la montagne entourant le monde ainsi qu'un géant borgne doté d'un pouvoir sur le temps.

Suite de brefs chapitres disposés dans l'esprit de la calligraphie jouant du nom des lettres aussi bien que des sages « détours » suggérés par l'exégèse poétique, *L'énigme de Qaf* est un roman d'aventures où flamboient les mythes des Bédouins et du désert. C'est aussi une légende amoureuse. C'est un jeu, enfin, sur les lettres et les mots que n'eût pas désavoué l'Alice de Lewis Carroll.

« Qu'on ne m'accuse pas d'avoir été faux, déclare l'auteur pour conclure : être faux est dans l'essence même des choses. »

Mais c'est bien sûr le vrai-faux qui donne à ce livre tout son charme. La culture, l'imagination, la finesse et la malice d'Alberto Mussa ne peuvent que ravir le lecteur.

J.-M. M.

Alberto Mussa

L'énigme de Qaf

ANACHARSIS

TRADUIT DU PORTUGAIS (BRÉSIL)

PAR VINCENT GORSE

TIRAGE : 1 500 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 224 P.

ISBN : 978-2-914777-605

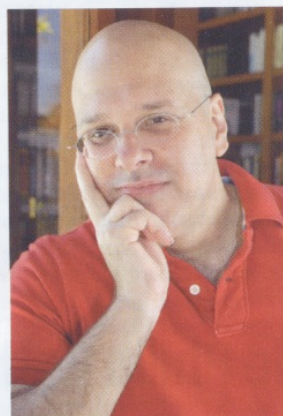
SORTIE : 20 JANVIER

Borgésiens en Arabie...

L'Énigme de Qaf, Alberto Mussa, traduit du portugais (Brésil)
par Vincent Gorse, éd. Anacharsis, 224 p., 18 €.

H omère, Hugo, Dumas... la littérature se plaît à réinventer l'histoire. Pour trouver de nouvelles formes, elle réinvente aussi parfois l'histoire de la littérature. Tel Borges, dont les paradoxes impliquant Cervantès ou Coleridge ont acquis une renommée presque égale à celle de leurs sujets. Ou tel Alberto Mussa, Brésilien inconnu en France qui, comme Borges, adosse à ses lectures son art de la fiction. À un détail près : tandis que l'attention de Borges concernait la littérature dans son ensemble, Alberto Mussa concentre la sienne sur la production en langue arabe. Sur le corpus préislamique plus précisément, dont les sept *Poèmes suspendus*, ces odes jugées dignes d'être présentées sur la pierre noire de La Mecque, constituent le cœur sacré. Ce livre est celui de la huitième ode – *Qafiya al-Qaf* – et du huitième poète – al-Gatash, qui convoitait la belle Layla, dont il avait un peu hâtivement épousé la sœur, et qui aurait chroniqué ses aventures à mesure qu'il les vivait. Se proclamant détenteur de cette œuvre perdue, Mussa procède semblablement en restituant le texte et en établissant son exégèse dans le même mouvement. Les tribulations du poète en compagnie du moine Macarios pour déchiffrer l'énigme de Qaf, ses duels contre son éternel rival Dhu-Suyuf, le guerrier aux deux sabres, fournissent la colonne vertébrale du roman sur laquelle vont se greffer des dizaines de ramifications spéculatives, narratives, mathématiques, biographiques, intitulées « Paramètres » ou « Détours ». Comment le zéro naquit grâce à un pari perdu, comment, dans un peuple ne s'exprimant que par métaphores, les mots en vinrent à n'être plus synonymes d'eux-mêmes, pourquoi fallait-il que Mymoun soit myope pour discerner l'essence de la splendeur féminine par-delà les formes et volumes... Ce chapitrage éclaté acquiert une cohérence grâce à l'unité de fond – le monde des nomades du désert et leur obsession pour la beauté – et de ton – celui, emphatique, du conte, mais malicieusement détourné vers le paradoxe. Telle l'histoire de ce poète qui jamais ne voulut rattraper la femme qu'il poursuivait pour continuer à la chercher dans l'amour des autres femmes. Ou celle de la « vraie Schéhérazade », condamnée à conter éternellement ses récits aux ossements d'Aladin. À l'image des montagnes de Qaf, qui encerclaient l'ancien monde plat de la cosmogonie arabe, Mussa tente de délimiter le territoire imaginaire laissé par ces peuples. À l'aide, justement, de son imaginaire, qui étend la légende quand il ne l'invente gaillardement, instaurant un jeu spéculaire où le patrimoine littéraire se mire dans la fiction contemporaine. « Toi qui me blâmes d'aimer la guerre et le vin, peux-tu me donner l'immortalité ? », interrogeait, au VI^e siècle, le grand poète Tarafa dans son ode (authentique). En identifiant ici le point de convergence entre les trois millions et quelques destins potentiels offerts à l'être humain, la géniale (et fictive) Sayda, elle, conquiert l'immortalité. ■

ALEXIS BROCAS



Alberto Mussa.

ED. ANACHARSIS

Roman

De la fidélité et de ses fictions

L'ÉNIGME DE QAF (O ENIGMA DE QAF) d'Alberto Mussa, traduction du portugais (Brésil) par Vincent Gorce, *Anacharsis*, 2010, 224 p.

On sort de *L'énigme de Qaf* de l'écrivain brésilien d'origine libanaise Alberto Mussa comme des tourbillons d'une tempête de sable dans le plus terrible des déserts d'Arabie, heureux de se retrouver indemnes, encore imprégnés des émotions les plus fortes, fascinés et dubitatifs face à l'ampleur de ce qu'on a vu, fantasmé ou manqué. Car la matière de ce roman présumé ne cesse de déborder son cadre: tout en multipliant les clins d'œil et les réflexions sur sa virtuosité, le texte propose des itinéraires pour sa traversée. Livre en quête de la huitième *mouallaqa* par la mise en honneur des poètes de l'anté-islam, période qu'il nomme selon la plus littérale, mais aussi la plus paradoxale des traductions, « *l'âge de l'ignorance* », l'ouvrage se métamorphose en conte digne des Mille et une nuits, puis en récit d'une investigation plus vaste, historique, mathématique, astronomique, interstellaire, aux confins de l'espace et du temps, esthétique: « *La littérature arabe (et en particulier le conte arabe) est fondamentalement géométrique. Davantage que raconter une histoire, les premiers conteurs du désert prétendaient dessiner une figure. Ce n'est pas sans raison que chez les Arabes, la calligraphie est pratiquement l'unique art figuratif.* » Mais qu'on ne s'y trompe pas, ni les personnages, ni les procédés, ni les affirmations, ni les dénégations ne sortent intacts du périple, chacun d'eux étant détourné, subverti, parodié... par un auteur latino-américain qui a assimilé les leçons de Borges pour mieux orienter son imagination et son érudition et pour essayer de les maîtriser.

L'énigme de Qaf narre l'histoire d'un poème écrit à l'âge d'or des poètes du désert, quand la poésie parvint à « *des hauteurs jamais atteintes dans aucune langue, en aucun siècle* ». Comme les

sept autres connus, celui-ci, dont la rime serait la lettre Qaf, aurait été suspendu à la pierre noire de La Mecque pour « *s'éterniser* » dans la mémoire des Bédouins. Authentique ou apocryphe, lacunaire ou intégral, énigmatique et fascinant, déduit d'indices sur matériaux divers mais s'écrivant au fil du présent récit, il serait l'œuvre du poète al-Ghatah des Labwa à la poursuite de Layla, jeune fille entrevue d'une autre tribu, les Ghurab, et sœur de sa femme répudiée Sabah. Que d'embûches et d'épreuves à travers les dunes, les légendes, les signes et les civilisations pour parvenir (ou ne pas parvenir) à la bien-aimée!

La construction du roman est conçue pour préserver sa lisibilité et contenir sa fécondité. L'intrigue principale se déroule en 28 chapitres, au nombre justifié des lettres de l'alphabet arabe et les ayant pour titres et pour fils conducteurs. Entre eux s'insèrent des détours et des paramètres qui sauvegardent la fluidité du récit, en étendent le propos à des dimensions hautement culturelles et cosmiques, le mettent en abyme. Les premiers consistent en reconstructions où se rejoignent l'histoire et la fantaisie (le premier Arabe, la digue de Marib, la femme qui divisait par zéro...). Les seconds sont consacrés aux grands poètes de la *Jahiliyya*. Ces derniers donnent corps à al-Ghatah puisqu'il ne se conçoit que dans sa relation à leurs personnalités et œuvres: diffèrent d'Imru al-Qays par l'ascendance et les amours, très proche de Antara malgré une différence notable (« *Al-Ghatah avait une passion pour les juments; Antara n'aima jamais qu'un seul cheval* »), d'une ressemblance « *surtout formelle* » avec Tarafa... Mais l'auteur de la *Qafiya al-Qaf* n'est pas le seul narrateur puisque se manifeste un « *Monsieur Moussa* » universitaire, homonyme de l'auteur qui écoutait son grand-père Nagib lui réciter des vers de cette huitième ode qu'il cherche à reconstruire. De même, l'intrigue ne reste pas celle d'un amour mais devient une quête gnostique: *Qaf* est le nom d'une montagne, puis d'une constel-

lation céleste... Tout donc se meut dans cette œuvre dont on peut dire, à la fois, qu'elle est œuvre de fidélité et de fictions.

De fidélité d'abord. Celle de l'auteur, né en 1961 à Rio de Janeiro et traducteur en portugais de poèmes antéislamiques (2006), au pays ancestral; à un grand-père nostalgique; à l'œuvre d'un poète libanais émigré au Brésil et cité comme source, Chafic Maluf, « *la plus grande autorité moderne* » sur la mythologie arabe (la longue préface de *'Abqar* et le recueil lui-même méritaient bien cette résurrection); à la langue, à la civilisation et à la poésie arabes perdues de vue depuis la montée des intégrismes religieux et évoquées ici dans leur être premier et sans occulter les ombres de la scène: « *La plus longue guerre de l'histoire universelle dura exactement quatre cents ans. Naturellement ce fut une guerre entre Arabes...* »

Quant aux fictions, elles ne cessent de s'intégrer dans cette fidélité, de l'enrichir d'inventions et de miroirs critiques, de multiplier ses voluptés. Comment le poème énigmatique peut-il être le huitième alors que l'auteur, non seulement fait sienne la liste longue des dix odes (intégrant celles de Nabigha, Abid et al-Asha), mais évoque aussi Shânfara et Urwa? Les poètes traduits sans littéralité (on regrette de les lire ici par le biais d'une seconde traduction) et dépeints librement sont-ils eux-mêmes ou d'autres? Quant aux mythes des divers récits anciens, ils sont constamment déplacés par une inventivité débordante à tel point qu'il nous semble assister parfois à un Lévi-Strauss placé de l'autre côté de la grille, celle de la production imaginaire. Au bout de la fable, comme en ses sinuosités, le principe d'identité (Sabah et Layla seraient « *la même et unique femme* ») et la distinction du vrai et du faux volent en éclats: « *Et que l'on ne m'accuse pas d'avoir été faux: être faux est dans l'essence même des choses.* »

FARÈS SASSINE